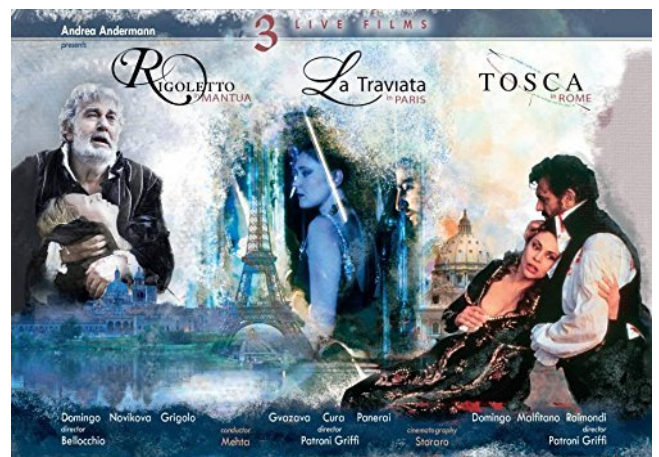


DVD. Compte rendu critique. Coffret « La voie de la musique » : 3 films en direct : Rigoletto, La Traviata, Tosca. Orchestra Sinfonica nazionale RAI. Zubin Mehta, direction – 1992, 2000, 2010 – 3 dvd Rada film

DVD. Compte rendu critique.
Coffret « La voie de la
musique » : 3 films en direct :
Rigoletto, La Traviata, Tosca.
Orchestra Sinfonica nazionale
RAI. Zubin Mehta, direction –
1992, 2000, 2010 – 3 dvd Rada
film. Voici le coffret idéal



pour les fêtes et qui souligne
combien retransmission télévisuelle (de surcroît en direct) et
opéra peuvent produire la magie pure. Souvenons-nous... Les
amateurs lyricophiles comme le grand public avait conservé
l'idée d'un opéra filmé... au cinéma, en 1979, grâce au « film
opéra », modèle du genre, réalisé par Joseph Losey : Don
Giovanni. On pensait avoir atteint et produit ce qu'il y avait
de meilleur alors : l'opéra hors des salles de théâtre et au
cinéma devenait le plus populaire des spectacles totaux. Puis
vint, en direct, diffusé sur une centaine de chaînes de
télévision dans le monde (mondovision), dans les lieux de
l'action, à l'heure précise du drame concerné : tour à tour,
Tosca à Rome (1992), La Traviata à Paris et Versailles (2000),

enfin **Rigoletto** à Mantoue (2010). Soit une trilogie devenue légendaire elle aussi, et superbement réunie dans ce coffret éditorialisé (anglais et italien), co produit par Belvedere et Rada film. A l'origine de cette vision qui rétablit la magie de l'opéra dans son urgence dramatique et avec les moyens de la dernière technologie de l'image, le réalisateur et producteur Andrea Andermann, au goût sûr, dont la vision aura bouleversé le genre lyrique. Sont ainsi réunis dans ce coffret superlatif :

TOSCA de Puccini avec l'ardent Mario Cavaradosi de Placido Domingo, à son meilleur ; la fauve éruptive et amoureuse Catherine Malfitano, Floria Tosca, intense et féline ; sans omettre le non moins animal, aux accents carnassiers du baryton Ruggero Raimondi (le Don Giovanni de Losey), dans le rôle du préfet de Rome, le baron Scarpia.

Réalisé / Diffusé les 11 et 12 juillet 1992

LA TRAVIATA de Verdi, avec un trio tout autant engagé, d'une belle ardeur lui aussi : Eteri Gvazava (Violetta Valéry, plastique, habitée), José Cura (juvénile, intense, au profil cinématographique), Rolando Panerai (Germont père).

Réalisé / diffusé en 2000

RIGOLETTO de Verdi avec Placido Domingo (devenu baryton entre temps), dans le rôle-tire du bouffon intrigant pris à son propre piège ; Julia Novikova (), et le jeune et fringant Vittorio Grigolo dans le rôle du duc de Mantoue, volage, irresponsable, cynique...

Réalisé / diffusé les 4 et 5 septembre 2010



La trilogie lyrique d'opéras italiens parmi les plus cinématographiques s'impose évidemment, car on y décèle le tempérament de deux ténors alors en pleine ascension : José Cura pour Rodolfo de La Traviata et plus récemment, Vittorio Grigolo dans Rigoletto. C'est aussi la démonstration d'un talent hors pair, celui de Placido Domingo, à la longévité dramatique exceptionnelle, qui de

Tosca à Rigoletto, de ténor est devenu, avec une passion expressive ciselée, ici et là, admirable d'éloquence, ... baryton. Sa prestation dans le rôle shakespearien / hugolien du bouffon démasqué, trahi, reste bouleversante. Voilà au moins deux bonnes raisons pour acheter les yeux fermés ce coffret événement, en édition limitée édité par Rada film. Il comblera les amateurs d'opéras comme les cinéphiles, soucieux de réalisations à l'écran, vraisemblables autant qu'esthétiques. Le coffret est accompagné d'un important livret (italien et anglais) qui rétablit le contexte et la genèse pour chaque production télévisée, avec en bonus plusieurs entretiens avec les solistes et les producteurs et réalisateurs. Incontournable pour les fêtes de Noël 2016.

DVD. Coffret « La voie de la musique » : 3 films en direct : Rigoletto, La Traviata, Tosca. Orchestra Sinfonica nazionale RAI. Zubin Mehta, direction – 1992, 2000, 2010 – 3 dvd Rada film. CLIC de CLASSIQUENEWS

Gustavo Dudamel dirige le Concert du Nouvel An à Vienne



Télé. France 2. Direct, Concert du Nouvel à Vienne, dimanche 1er janvier 2017, 11h. C'est depuis des décennies « Le » rendez-vous planétaire immanquable pour fêter le passage à l'an neuf et donc le premier jour 2017. CONCERT MAGIQUE POUR TEMPS DE

CRISE... Les années se suivant, le pire nous est promis car le déni collectif en matière de désastres économiques, humanitaires, écologiques, climatiques est aussi tenace et croissant que les menaces se multiplient, partout, sur tous les fronts, en particulier depuis 3 ans. Sans omettre le péril terroriste qui malgré la berceuse lénifiante des politiques, a réussi à saper peu à peu le socle républicain des démocraties européennes (pas moins de 13 menaces auraient été défaites grâce à l'état d'urgence en France, rien qu'en 2017)... Où va le monde ? Où va la société humaine ? Questions vaines en réalité, car la question la plus juste demeure à présent : **quand** la civilisation et l'humanité vont-elles périr sous l'activité des monstruosité que nous avons nous mêmes produit ? Il faudra que le mouvement populaire soit fort et puissant, unanime même... pour faire bouger les lignes, d'autant que le temps nous est compté. Voilà la face sombre et pourtant réaliste de l'avenir.



PAUSE VIENNOISE... Pour rompre le fil de l'inquiétude, ne serait-ce qu'un instant, passons-le à **Vienne, ce 1er janvier 2017, en direct du Musikverein** : la sainte et divine musique, celle majoritairement des **Johann Strauss père et fils**, servie par leurs meilleurs ambassadeurs, – les instrumentistes du **Wiener Philharmoniker**, pourra nous écarter de toute dépression : insouciance, ivresse, légèreté (et coupes de champagne évidemment), mais finesse et subtilité... tout est élaboré depuis les Valses viennoises et les opérettes des compositeurs précités, pour nous divertir. Divertir mais pas nous tromper. Un temps de célébration pour mieux mesurer à présent les gestes à réaliser pour sauver notre monde, en perdition. A chacun de faire sa part.



Pour l'heure qui va suivre, le raffinement et l'excellence d'un collectif orchestral prestigieux enchantent les sens. Dans la beauté et la tradition : les contrebasses sont ici et nul par ailleurs, disposées tout au fond de l'orchestre, – alignées, les

unes à côté des autres, comme si elles formaient un mur de basses, véritable assise et socle moteur de l'orchestre. Ailleurs, les instruments à cordes les plus graves forment un nucleus latérale, en général à droite du chef. Cette année, c'est le maestro latino à la mode, **Gustavo Dudamel (né le 26 janvier 1981)** enfant du Sistema au Venezuela (pays qui va si mal actuellement sur le plan économique et social) qui dirige la flamboyante phalange viennoise. Gustavo Dudamel est actuellement directeur artistique de l'Orchestre philharmonique de Los Angeles et directeur musical de l'Orchestre Symphonique Simón Bolívar du Venezuela.



Il aura mené sa carrière avec une frénésie saluée dès ses débuts. Ce feu et cette passion immédiate et franche sauront-ils éblouir lors du Concert du Nouvel An à Vienne, ce dimanche 1er janvier 2017, en direct sur France 2, à partir de 11h ?

Adulé, reconnu pour son énergie et sa verve (à partir des années 2009 / 2010), – mais quand il dirigeait alors les orchestres Simon Bolivar du dit Sistema (écoutez [cette 7ème de Mahler, réalisée en 2014, CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2015](#)), l'enfant prodige a depuis adouci son geste, au risque d'une routine passablement ennuyeuse... son dernier CD dédié aux Pictures at an Exhibition / Tableaux d'une exposition de Moussorgski, pourtant vrai défi de finesse et de caractérisation, d'autant plus avec le même orchestre (pourtant à fort potentiel), est d'une conformité qui n'a rien de mémorable. Loin s'en faut (cd enregistré en avril 2016). De la part d'un maestro qui promettait tant, adoubé par les plus

grands (à l'époque de sa découverte et révélation, par Claudio Abbado, Esa Pekka Salonen...), au vu de sa carrière pétaradante, au regard des appuis et réseaux dont il bénéficie aujourd'hui, on est en droit à présent d'attendre le meilleur, voire qu'il nous saisisse par sa direction... Que sera le geste du chef Dudamel, presque quadragénaire en 2016, – le plus jeune chef à diriger cet événement médiatique et culturel- pour ce dimanche 1er janvier, en direct du Musikverein de Vienne ? En 2017, prolongeant les performances mémorables de ses prédécesseurs, tous très aguerris et expérimentés (Daniel Barenboim, Georges Prêtre, Mariss Jansons...), Duhamel – 36 ans en 2017, illustre la volonté de « jeunisme » de la part de la direction de l'Orchestre Philharmonique de Vienne... cette « rupture » sera-t-elle salutaire et portera-t-elle ses fruits ? Réponse sur France 2, à partir de 11h.

France 2, Concert du Nouvel An
En direct de la Goldener Saal (Salle dorée) du Musikverein à
Vienne
à partir de 11h.

Première partie à 11h15 et seconde partie à 12h15 – (après le Journal de la mi-journée) – Événement international diffusé dans près de 90 pays, soit 50 millions de télépsectateurs à travers le monde – Après le concert, France 2 poursuit sa thématique viennoise, en diffusant un volet complémentaire, évason : « Escapade Viennoise » à partir de 13h55, avec Stéphane Bern guide partant à la découverte de Vienne, (patrimoine et lieux, histoire et personnalités...).

PROGRAMME

Première partie

Franz Lehár:

Nechledil-Marsch de l'Opérette « Wiener Frauen »

Émile Waldteufel:

Les Patineurs. Valse, op. 183

Johann Strauss fils:

'S gibt nur a Kaiserstadt, 's gibt nur a Wien
(Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a que Vienne). Polka
op. 291

Josef Strauss:

Winterlust (Joie d'hiver). Polka rapide op. 121

Johann Strauss fils:

Mephistos Höllenrufe
(Hurlements souterrains de Mephisto). Valse, op. 101

Johann Strauss fils:

So ängstlich sind wir nicht!
(Nous ne sommes pas si inquiets !). Polka rapide, op. 413

(pause pendant le Journal télévisé de la mi journée)

Seconde partie

Franz von Suppé:

Ouverture de l'Opérette « La Dame de Pique »

Carl Michael Ziehrer:

Hereinspaziert! (Entrez !)
Valse de l'opérette « Der Schätzmeister » op. 518

Otto Nicolai

« Mondaufgang » de l'Opéra « Les Joyeuses commères de
Windsor »

Johann Strauss fils:
Pepita-Polka, op. 138

Johann Strauss fils:
Quadrille de la Rotonde, op. 360

Johann Strauss fils
Die Extravaganten
(Les Extravagants). Valse, op. 205

Johann Strauss père:
Indianer-Galopp. Polka rapide, op. 111

Josef Strauss :
Die Nasswalderin. Polka-mazurka, op.267

Johann Strauss fils:
Auf zum Tanze! (En piste !). Polka rapide, op.436

Johann Strauss fils:
Tausend und eine Nacht
(Mille et une nuits), Valse de l'Opérette « Indigo », op. 346

Johann Strauss fils:
Tik-Tak. Polka rapide, op. 365

Eduard Strauss
Mit Vergnügen (Avec plaisir). Polka rapide, op. 228

Johann Strauss fils:
Le beau Danube bleu. Valse, op. 314

Johann Strauss Père
Marche de Radetzky, op. 228

APPROFONDIR :

annonce du cd Symphonie n°7 de Gustav Mahler :

<http://www.classiquenews.com/cd-annonce-mahler-symphonie-n7-par-gustavo-dudamel-chez-deutsche-grammophon-annonce-le-12-janvier-2015/>

critique du cd

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-mahler-7eme-symphonie-dudamel-2012/>

LIRE aussi notre portrait de Gustavo Dudamel, l'enfant du Sistema

<http://www.classiquenews.com/gustavo-dudamel-chef-dorchestre-artiste-les-21-26-septembre-puis-10-octobre-2008/>

Opéras et concerts de NOËL 2016

Opéras et spectacles de NOEL 2016 : la sélection de CLASSIQUENEWS. Classées chronologiquement, ces productions là sont nos coups de coeur pour une fin d'année heureuse et réjouissante... **POITIERS, ANGERS, LYON, LILLE, TOURS, LIEGE, TOULOUSE et VIENNE** (sur France 2 à défaut de trouver encore de places au Konzerthaus), ... soit 8 cités et capitales musicales vous ouvrent leurs portes. Voici les productions et spectacles de décembre 2016 à ne pas manquer, en cette fin de saison,... pour célébrer Noël et préparer de la meilleure façon, c'est à dire fraternellement (ensemble) et culturellement (esthétiquement), le passage à la nouvelle année 2017. Tradition bien ancrée depuis des années, l'opérette ou la comédie légère s'impose sur les scènes lyriques : les champions en sont **Offenbach** (Orphée aux enfers à Angers Nantes Opéra et Liège), et **Johann Strauss** – notre photo ci contre (Une nuit à Venise à l'Opéra de Lyon). Mais rien ne peut être comparé à l'expérience du **Concert du Nouvel An à Vienne** (au Musikverein), avec le Wiener Philharmoniker, cette année piloté par le vénézuelien Gustavo Dudamel. Un événement médiatique mondiale, heureusement diffusé en direct sur France 2, le 1er janvier 2017, à partir de 11h donc.

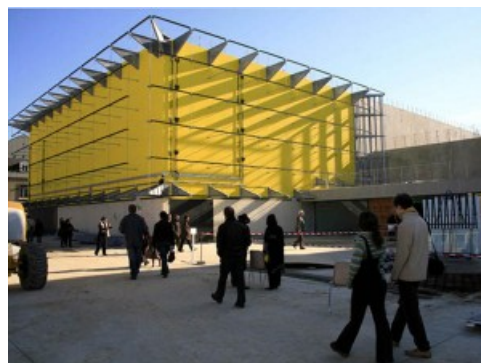


POITIERS, TAP – Théâtre Auditorium de Poitiers

Concert de Noël, le 11 décembre 2016.

Orchestre Poitou Charentes. Le jeune chef **Nicolas Simon** et le pianiste Philippe Cassard offrent un bain de musique concertante éclectique : Concertos pour piano de Mendelssohn, Ravel, et Mozart, couplés à plusieurs extraits purement orchestraux, signées Delibes, Fauré, Stravinsky... [TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS](#)

[ici](#)



ANGERS NANTES OPERA

ANGERS, les 14, 16 et 18 décembre 2016

[Offenbach : Orphée aux Enfers.](#)

Désopilante et finement caractérisée, cette production déjà vue à Nancy en décembre 2015, reprend du service à Nantes et Angers en novembre et décembre 2016, mais avec une distribution davantage engagée,



dont l'engagement et le second voire troisième degré souligne combien la parodie d'Offenbach ayant décidé de détourner les héros de la mythologie grecque, sait déployer une verve

théâtralement et musicalement irrésistible, entre finesse et délirante poésie. Production événement de cette fin d'année à Angers. [LIRE notre critique complète du spectacle.](#)
[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

LYON

Opéra de Lyon. Du 14 décembre 2016 au 1er janvier 2017

[**Johann Strauss : Une nuit à Venise.**](#)

9 représentations d'Une nuit à Venise (1883), – version Korngold (1923), bercent cette fin d'année 2016 dans la capitale des Gaules. Venise à l'époque de son carnaval est propice aux quiproquos savoureux... Sous les masques, les fantasmes rêvés, les situations incongrues, volontaires osent des rencontres brûlantes. L'opérette de Strauss fils II est certes moins connue que La Chauve Souris. Elle n'en cultive pas moins le même esprit subtil et même une douce frénésie dans la sensualité conquérante. Tous les acteurs chanteurs, croustillants personnages, sont prêts à relever les défis multiples de ce labyrinthe enchanteur, nuit vénitienne aux amours croisées : un duc volage (d'Urbino), un vieux sénateur jaloux Delacqua), son épouse trop jeune et trop jolie pour rester auprès de lui (Barbara), un séduisant neveu, un jeune cuisinier intrépide, quelques jeunes filles à marier et un barbier plein de ressources pour mener la danse... Pilotant l'ivresse des valse bien viennoises, même si l'action se passe à Venise : Daniele Rustioni, futur chef permanent de l'Opéra de Lyon.

[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

LILLE

Orchestre national de Lille : Happy new Year

[Les 15, 20 et 21 décembre 2016.](#)

[Alexandre Bloch](#), nouveau directeur musical. Rien de plus mordant, délicieux que la pétillante énergie de l'ouverture de Candide de Bernstein ; comme la séduction idéalement rythmée de Tahiti trot de Chostakovitch... et peut-être fredonnerez-vous un air de Porgy and Bess de Gershwin – également au programme des 15, 20 et 21 décembre à l'Auditorium Nouveau Siècle de Lille, où sous la direction de son nouveau directeur musical, Alexandre Bloch, l'Orchestre national de Lille jouera les standards les plus jazzy et irrésistibles de la musique américaine..., l'allégresse et le plaisir de vivre, vrai banquet pur USA s'invite à Lille en décembre 2016 ! C'est pour le maestro Alexandre Bloch, l'occasion de retrouver en un concert phare de la saison en cours, tous les instrumentistes de l'Orchestre Lillois, explorant tout à la fois les techniques orchestrales européennes, le jazz américain et la musique populaire, de Bernstein à Gershwin (Suite de Porgy), de Márquez (Danzon n°2) à Maxwell Davies (Mavis in Las Vegas), de Copland (Fanfare for the common man) à Stravinsky (Circus



polka)...

[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

Programme repris en région à Maubeuge (La Luna, le 16 décembre), Carvin (Salle Rabelais, le 17), et Sainghin en Mélantois, salle des sports, le 18 à 16h).



TOURS, Opéra

Les 24, 28, 30 et 31 décembre 2016

Franz Lehar : Le Pays du Sourire.

Nouveau directeur de l'Opéra tourangeau, Benjamin Pionnier affiche une pépite rare de Léhar, roi comme Johann Strauss II de l'opérette viennoise. Fin d'année heureuse, légère, nostalgique à TOURS, avec l'une des dernières opérettes à succès, Le Pays du sourire créé en 1929, de Franz Lear, l'auteur révélé par La Veuve joyeuse (1905). Formé à Prague (où il retrouve Dvorak), de culture et style hongrois, raffiné, élégant, Lehár devenu chef d'orchestre au Theater an der Wien, ressuscite avec brio et subtilité l'opérette que tenait pour morte depuis la mort de l'inégalable Johann Strauss II. Après la première guerre, Lehár rencontre le ténor légendaire **Richard Tauber** (mort en 1948) qui dans les années 1920, trentenaire au sommet de ses possibilités vocales, relance le genre opérette, et crée les dernières oeuvres de Lehár (Frasquita, 1924 ; Paganini, 1925 ; Fredericle, 1928 et donc Le pays du sourire de 1929). **Das land des Lächelns / Le pays du sourire** appartient à l'esprit insouciant et léger de l'Entre deux guerres : l'ouvrage est créé à Berlin au Théâtre Métropol, lequel aux premières secousses de la crise cataclysmique, réunit cependant la crème de l'élite allemande, férue de divertissements. Le Comte de Lichtenfels offre un bal à sa fille, la ravissante Lisa : son ami d'enfance Gustav lui avoue l'aimer depuis leur adolescence, mais Lisa préfère répondre aux avances du prince chinois Sou-Chong, qui rappelé en Chine, propose à Lisa de la suivre : elle accepte. A l'acte II, en Chine, Lisa mariée à Sou-Chong apprend la dure réalité de la polygamie extrême orientale... [Présentation complète du Pays du Sourire de Franz Lehar.](#)



[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

LIEGE, Opéra royal de Wallonie

Du 20 au 31 décembre 2016

[Offenbach : Orphée aux enfers](#)



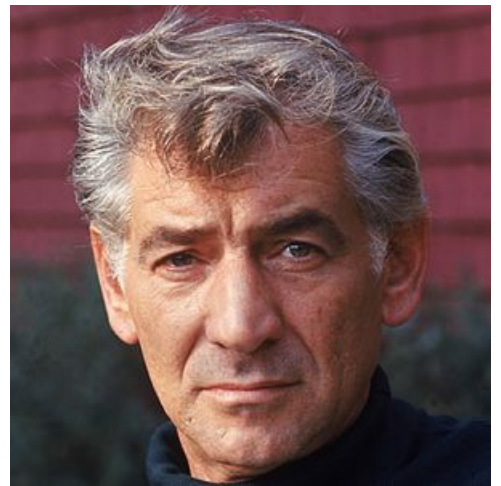
Sous la direction de Cyril Englebrecht, Imaginez la mythologie grecque en folie. Orphée et Eurydice forment un couple désuni qui se déteste copieusement. Imaginez Orphée implorant Jupiter ou Jupin (ainsi que l'Opinion Publique) de le débarrasser de sa belle. Imaginez Pluton amoureux éconduit d'Eurydice, imaginez Diane endeuillée rugissante après la mort d'Actéon, imaginez encore Jupiter dit Jupin, déguisé en mouche (grâce au malicieux Cupidon), séducteur final de la dite Eurydice : bienvenue dans le monde mythologique, détourné, déjanté du génial Offenbach (coloré de trouvailles mélodiques géniales comme le french cancan et le galop infernal du dernier tableau aux Enfers.)... Comme Nantes et Angers en France, l'Opéra royal de Wallonie à Liège affiche l'un des chefs d'oeuvre bouffons poétiques du « Mozart des boulevard ». Rien de mieux pour vivre les fêtes de fin d'année...

[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

TOULOUSE, Capitole

Candide de Bernstein, du 20 au 31 décembre 2016

À mi-chemin entre Molière et Beaumarchais, Candide devait valoir à Voltaire son plus fulgurant succès de librairie. Ironique, drôle, caustique, ce petit pamphlet met le doigt sur les travers de la société, sur les hypocrisies morales et la bien-pensance affligeante, étriquée, « bourgeoise », comme sur les absurdités d'une société hiérarchisée



; où les hasards de la naissance impose l'arrogance d'incompétents irresponsable plutôt que les mérites réels de chacun. Inspiré par la vérité proclamée par Voltaire, Leonard Bernstein compose son opéra ou comédie musicale, quelques années avant le triomphe mondial West Side Story. Dans Candide (New York, 1956), Bernstein démontre un talent de mélodiste et de symphoniste hors pair, doué pour le drame comme la fièvre chorégraphique... Le Capitole de Toulouse propose une production de Candide réalisée par l'américaine Francesca Zambello

[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

VIENNE, Musikverein

Le 1er janvier 2017 – Concert du nouvel an 2017

Wiener Philharmoniker – Gala du Philharmonique de Vienne au Musikverein

Succédant au plus grands maestro, récemment, Georges Prêtre ou Mariss Jansons, le « jeune » latino, Gustavo Dudamel dirige l'élégance orchestrale incarnée, soit le collectif légendaire insurpassable, des instrumentistes du Philharmonique de Vienne. Cette année, en collaboration avec le chœur local et aussi, les danseurs de l'Opéra de Vienne, le Concert du Nouvel An le plus médiatisé de la planète respecte la



tradition en programmant les Valses des Johann Strauss père et fils, mais renouvelle aussi l'exercice avec des partitions inédites ou plus rares dans le cadre de cet exercice très courru : sang viennois de Lehar, Les Patineurs de Waldteufel, La Dame de Pique de Franz von Suppé, Les Joyeuses commères de Windsor d'Otto Nicolai...

[TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS ici](#)

Nantes, Angers : Orphée aux enfers

NANTES, ANGERS : 22 novembre – 18 décembre 2016. Offenbach : Orphée aux enfers. En présentant le sommet mythologique parodique d'Offenbach pour cette fin d'année, **Angers Nantes Opéra** montre qu'Offenbach n'est pas



uniquement un amuseur frivole... Son écriture reflète la complexité d'une époque qu'inspire une conscience parodique, mêlant verve et satire... Créé aux Bouffes Parisiens en octobre 1858, **l'Orphée d'Offenbach** impose son caractère « bouffon » qui relit avec une impertinente folie le mythe musical et opératique par excellence, du poète thrace, chanteur et musicien, Orphée. Le sujet est fondateur pour le genre opéra, depuis ses débuts : florentins avec les fables musicales de Peri et Caccini, puis l'Orfeo (1607) de Monteverdi : premier ouvrage dont l'unité et la cohérence nouvelle fixent désormais un modèle pour le genre. Au XVIII^e, Gluck s'en empare et après lui Berlioz, grand admirateur du même Gluck... Offenbach s'inscrit dans cette lignée prestigieuse et fondatrice. Mais à l'époque du « Mozart des boulevards », le ton est celui de l'irrévérence et de la critique indirecte, satirique et parodique : quand Offenbach que l'on tient pour un seul amuseur, égratigne les dieux, il fustige en réalité l'incompétence arrogante des politiques du Second Empire dont l'appétit de gloire et le sens du faste n'ont d'égal que la chute catastrophique de 1870.



L'esprit goguenard, la facétie gourmande (Cupidon joueur), la morale ridiculisée (l'opinion publique), tous ces dieux et déesses déjantés, et même le couple d'Orphie violoniste et de sa nymphe Eurydice, délurée entichée d'un Pluton travesti, redessinent les contours soit délirants soit écoeurants d'une société délicieusement **décadente**. Soit celle du Second Empire (soit dit en passant, sujet d'une [exposition événement actuellement au Musée d'Orsay : « Spectaculaire Second Empire »](#), jusqu'au 16 janvier 2017). [EN LIRE +](#)

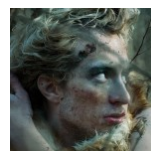
[Orphée aux enfers de Jacques Offenbach](#)
[par Angers Nantes Opéra](#)

d'infos, réservez votre place :

A Nantes, Théâtre Graslin, les 22, 24, 25, 27 et 29
novembre 2016

A Angers, Le Quai, les 14, 16 et 18 décembre 2016

<http://www.angers-nantes-opera.com/orphee.html>



[OPÉRA – BOUFFON EN DEUX ACTES ET QUATRE TABLEAUX.](#)

[Livret de Henri Crémieux et Ludovic Halévy.](#)

[Créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens de Paris, le 21 octobre](#)
[1858](#)

[\(version remaniée en 1874\).](#)

DIRECTION MUSICALE : **LAURENT CAMPELLONE**

MISE EN SCÈNE : **TED HUFFMAN**

DÉCOR, COSTUMES ET LUMIÈRE : **CLEMENT & SANÔU**

CHORÉGRAPHIE: YARA TRAVIESO

AVEC

Sébastien Droy, Orphée

Sarah Aristidou, Eurydice

Franck Leguérinel, Jupiter

Doris Lamprecht, L'Opinion publique

Flannan Obé, John Styx

Jennifer Courcier, Cupidon

Mathias Vidal, Aristée, Pluton

Lucie Roche, Vénus

Anaïs Constans, Diane

Edwige Bourdy, Junon

Marc Mauillon, Mercure

Mathilde Nicolaus, Minerve



Chœur d'Angers Nantes Opéra

Direction : Xavier Ribes

Orchestre National des Pays de
la Loire

Coproduction Opéra national de
Lorraine, Angers Nantes Opéra et
Folies lyriques, Montpellier,
créée à Nancy le 29 décembre

2015.

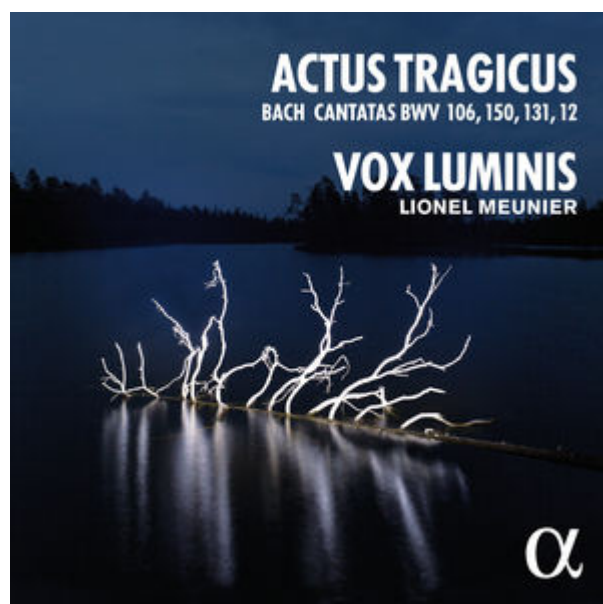
[Opéra en français avec surtitres]

[EN LIRE +](#)

CD, compte rendu critique. Jean-Sébastien Bach : Actus tragicus – 4 cantates BWV 106, 150, 131, 12. Vox Luminis. Lionel Meunier (1 cd Alpha, 2016)

CD, compte rendu critique. Jean-Sébastien Bach : Actus tragicus – 4 cantates BWV 106, 150, 131, 12. Vox Luminis. Lionel Meunier (1 cd Alpha, 2016). INCISE et FERVEUR : VOX LUMINIS A SON MEILLEUR. D'emblée l'opulence de la sonorité, à la fois ample et charnue captive : elle permet que s'installe large et profond, – et sur un tapis instrumental des plus resserré, « essentiel »

(orgue et 2 violes de gambe), le duo sublime des deux flûtes dont la tendresse dialoguée ne doit pas cacher la symbolique des deux corps creux laissant passer le souffle : la mort dans la vie. Dans la Messe en si, à l'extrémité de la carrière de Jean-Sébastien, l'auditeur saisi saura retrouver la magie à la fois proche, fraternelle et fervente des deux voix ainsi appareillées. La BWV 106, même conçue par un tout jeune compositeur (de 22 ans), affirme une étonnante vision existentielle, – mûre, au questionnement fondamental : Lionel Meunier (qui joue l'une des deux flûtes, insufflant très probablement la juste respiration à ses partenaires) et son fabuleux collectif (instrumentistes et chanteurs), jouent sur la clarté précise de toutes les lignes contrepuntées,



agissantes en un saisissant théâtre de la foi : à la fois, recueilli et conscient de la mort, et aussi formidablement caractérisé. Le baryton basse fondateur de **Vox Luminis** sait à nouveau convaincre par une maîtrise qui allie éloquence du discours et incarnation très juste et nuancée de la musique de Bach. Le jeune Jean-Sébastien renouvelle dès ses premières cantates (la 106 avec les 150 et 131), l'héritage fervent des Schütz et Buxtehude. L'association tenue entre intériorité et intimité est idéalement réalisée, magnifiée en quelque sorte par l'incise millimétrée sur le plan expressif et aussi dans la prise de son, très flatteuse de ce point de vue.



Chaque voix soliste semble creuser en une spirale ascensionnelle et suspendue, l'éternelle question du sens de la vie terrestre ; **la soprano Zsuzsi Tóth** amplifie davantage cette immersion dans le mystère le plus juste ; ce timbre superbement déclamé, à la fois linéaire et insistant, inscrit la séquence en une question régulièrement énoncée, à la déchirante sincérité. Par son épure méditative (paysage céleste et angélique du chorale « Im paradies sein »), sa brillance en creux, la vérité de ce dialogue entre croyants, réunis dans une conversation sacrée (pour reprendre le genre pictural propre à l'essor de la peinture italienne depuis la Renaissance, soit « sacra conversazione »), tel un retable d'une austérité synthétique, la BWV 106 demeure d'une vibrante intensité (choeur ciselé « Es ist der Alte Bund », page 5), l'entrée miraculeuse de ce programme superlatif qui réunit quatre cantates parmi les plus bouleversantes (surtout la BWV

12, de la même année, lire ci-après).

Ce travail sobre et intense sur chaque ligne vocale singularise aujourd'hui l'excellent ensemble Vox Luminis, désormais l'un des plus aboutis dans ce répertoire.

La BWV 150 conserve la même juvénilité ardente, sculptée là encore en une intensité irradiante dans le sens d'un chant d'une miraculeuse espérance (Sinfonia, avec la lumière des violons, d'une âpreté mordorée et le timbre presque lugubre du basson). Entre chant de certitude et prière angoissée, la 150 affirme une sérénité à toute épreuve, comme si l'assemblée ici réunie était l'élue de Dieu : le si mineur, jusque là utilisé pour les déplorations éperdues, se fait emblème d'un espoir revivifié... conquérant et souverain. Dans sa texture chorale, ses climats fervents, – d'un recueillement fait pudeur et pourtant joie collective (Chaconne finale), la Cantate rappelle tout ce que le jeune Bach doit à Buxtehude.

Egalement conçu à 22 ans, et probablement parmi ses premières cantates (comme la bouleversante 106), **la BWV 131** (avec son hautbois solo) affirme une tendresse plus mondaine et polissée, – ornementée avec un tact et une style dans là encore la délicate pudeur entonnée par chaque soliste, éclaire cette période d'affliction, ce climat de déploration propre aux années marquées par les ravages et les désastres de la Guerre de Trente Ans. Dans la construction, alternant affliction mesurée, éclairs lumineux d'une vivifiante allégresse, Bach s'affirme en dramaturge génial, doué d'un souci de l'exégèse ; les 5 parties relèvent du plan d'un assemblage de motets constituant à la manière de Buxtehude, un véritable Concert Spirituel. Les effets d'échos sont magnifiquement réalisés (dès le premier épisode : « Aus der tiefen rufe ich, herr zu dir »). Et dans l'Arioso, ténor et soprano en second plan semblent étirer avec l'éclat du hautbois complice, le temps : véritable climat de béatitude inespéré. Vox Luminis se montre ici d'une ferveur inouïe, entre vérité et sincérité.

Emblématique de Weimar en 1714, la BWV 14 déchire et tire les larmes par sa délicate parure doloriste, clairement inscrite dans l'affliction la plus profonde, comme si l'œuvre posait une confrontation directe avec les désastres de la guerre (tristesse solitaire du hautbois dans la Sinfonia préliminaire). Succède le bouleversant chœur « *Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen* », dont la noble désespérance sera réutilisée 35 années plus tard pour le Crucifixus de la Messe en si, soit pour le coeur axial de la Messe, testament de Bach. « Pleurs, gémissements, tourments, craintes »... jamais Bach n'a été mieux inspiré par la tragédie humaine, et Vox Luminis, mieux chantant, entre prière et dignité. Distinguons le chant sobre, sans aucun effet hors sujet, de l'alto **Daniel Elgersma**, – en dialogue avec le hautbois, d'une expressivité bouleversante : par son chant se réalisent le deuil et l'affliction, la solitude la plus profonde, la gravité qui désespère et qui fortifie, c'est à dire les facettes d'une confrontation ultime et décisive, à la fois le baume de la lumière céleste et la morsure de la mort : l'intonation du chanteur comme son articulation sont excellentes (« **Kreuz und kronen sind verbunden** » / *Croix et couronne sont réunies...*). Bach retrouvera ce dépouillement souverain, gouffre et élévation dans le dernier air, si proche par son austérité sereine : Agnus Dei pour alto, expression d'un dénuement solitaire assumé et accompli, de [la Messe en si](#). Le programme affirme grâce à la tenue superlative des interprètes, le génie du jeune Bach, particulièrement convaincant dans le genre de la Cantate. Cette affirmation nuancée du texte, sujet de l'exégèse et aussi véhicule de la méditation la plus intime,



d'une sublime incarnation, se révèle l'apport le plus déchirant du programme. Seule réserve : le timbre plus contourné et moins sobre de Reinoud Van Machelen dans l'air final avec trompette (accent céleste pourtant) paraît dans la continuité de son confrère chanteur, maniéré et outrageusement séducteur, bien moins convaincant en comparaison. Qu'importe cette minime réserve : avec les voix des deux solistes ainsi distingués, Zsuzsi Toth et Daniel Elgersma... nous tenons la nouvelle génération immensément douée et irrésistible des interprètes destinés à défendre le message miraculeux du magicien Bach. Programme superlatif.

CD, compte rendu critique. Jean-Sébastien Bach : Actus tragicus – 4 cantates BWV 106, 150, 131, 12. Vox Luminis. Lionel Meunier (1 cd Alpha 258 / enregistrement réalisé en avril et juillet 2016, en Belgique). CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016.



VOIR aussi notre [reportage vidéo « La 3ème Génération d'artistes au Festival de Saintes »](#) (avec Lionel Meunier et Vox Luminis..., été 2015)

Cycle Schumann par

L'Orchestre national de Lille

LILLE. Concert Schumann par Ch. Zacharias. Mercredi 16 novembre 2016, 20h. Volet thématique essentiel de la nouvelle saison 2016-2017 de l'Orchestre national de Lille, Schumann s'affirme dans ses paysages symphoniques et le chant spécifique des instruments solistes, véritables miroirs d'une âme amoureuse, nostalgique, tendre, éperdue... Le second volet SCHUMANN nous fait entendre « les paysages intimes » d'un compositeur traversé par la lyre romantique, capable d'évocations heureuses et enivrées (Symphonie Rhénane), poète et prophète de l'âme amoureuse aussi (Concerto pour violoncelle). Le chef invité Christian Zacharias, auquel se joint le violoncelliste **Julian Steckel** (notre photo ci-contre), est le guide explicatif et inspiré de ce programme enchanté, enchanteur.



PAYSAGES INTIMES

Orchestre national de Lille

Christian Zacharias, direction

Mercredi 16 novembre 2016, 20h

Cycle Schumann, épisode 2 – Auditorium du Nouveau Siècle

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://www.onlille.com/event/20167-paysages-intimes-schumann/>

Introduction et Allegro
Concert pour violoncelle
Symphonie n°3 Rhénane

Soliste : Julian Steckel, violoncelle

Et aussi :

Mardi 15 novembre 2016, 20h : Parcours romantique et musical

au Musée des Beaux Arts de Lille
Mercredi 16 novembre 2016 :
12h30, Concert flash, « le salon romantique »
19h, Prélude au concert de 20h

Toutes les infos et les modalités de réservation

sur le site de l'orchestre national de Lille

<http://www.onlille.com/event/20167-paysages-intimes-schumann/>



Symphonie n°3 Rhénane de Robert Schumann. L'Orchestre de chambre de Paris poursuit son cycle Schumann avec la Rhénane, l'une de plus lyrique et exaltante du corpus des 4 Symphonies composées par le Romantique.

Créée en février 1851, la partition s'écoule comme un fleuve impétueux, riches en images et en couleurs qui affirme encore et toujours, un esprit rageur et combattif. Celui d'un Schumann démiurge à l'échelle de la nature. Les indications en allemand soulignent la germanité du plan d'ensemble dont la vitalité revisite Mendelssohn, et l'ambition structurelle, le maître à tous : Beethoven. Paysages d'Allemagne honorés et brossés avec panache et lyrisme depuis les rives du Rhin, la Rhénane doit s'affirmer par son souffle suggestif. En particulier, le Scherzo : la houle généreuse des violoncelles, aux crêtes soulignées par les flûtes, y évoquerait (selon Schumann lui-même) une « matinée sur le Rhin », comme l'indique le superbe contrechant des cors dialoguant avec les hautbois aux couleurs élégantes dont l'activité gagne les cordes. Le Nicht schnell baigne dans une tranquillité pastorale qui met en lumière le très beau dialogue dans

l'exposition des pupitres entre eux, surtout cordes et vents. Le point d'orgue de la Rhénane demeure le 3ème épisode « Feierlich » (maestoso): Schumann inscrit comme un emblème la grave

noblesse et la solennité majestueuse de l'ensemble. L'ampleur Beethovénienne de l'écriture impose une conscience élargie comme foudroyée ... et ce n'est pas les fanfares souhaitant renouer avec l'aisance triomphale par un ample portique qui effacent les langueurs éteintes comme décomposées. Le caractère du mouvement est celui d'un anéantissement, aboutissement d'un repli dépressif exténué... avant que ne retentissent, comme l'indice d'un salut recouvré, les accents haletants, dansants, irrépressibles du Lebhaft final.

Le Concerto pour violoncelle de Robert Schumann, en la mineur est composé en octobre 1850, juste avant la Symphonie n°3 Rhénane, dans une séquence d'exaltation et de pleine conscience dont le destin gratifia cependant Schumann (alors âgé de 40 ans) pourtant très affecté par des crises psychiques à répétition. Les 3 parties du Concerto se succèdent sans pause aucune, en une continuité organique exaltante : l'ivresse qui porte le développement du premier mouvement Allegro alterne sérénité et énergie syncopée ; puis c'est la pleine introspection distanciée mais tendre et sincère de l'adagio indiqué langsam, construit comme un lied (cantabile ample du violoncelle). Le Finale, Vivace synthétise la construction globale du doute et de l'ombre vers l'éblouissante lumière, du ré mineur au la mineur. Jamais Schumann ne fut aussi franc dans cette oeuvre irrésistible qui porte en elle la clé de sa nature double, frappé par l'humoresque spécifiquement germanique et la tragédie lentement destructrice car il est rongé de l'intérieur par un mal qui l'emportera en 1856 : optimisme à tout craint mais



aussi sa face ténébreuse, aspiration à la mort et anéantissement irréversible.

Orphée aux Enfers d'Offenbach à NANTES puis ANGERS

NANTES, ANGERS : 22 novembre – 18 décembre 2016. Offenbach : Orphée aux enfers. En présentant le sommet mythologique parodique d'Offenbach pour cette fin d'année, **Angers Nantes Opéra** montre qu'Offenbach n'est pas



uniquement un amuseur frivole... Son écriture reflète la complexité d'une époque qu'inspire une conscience parodique, mêlant verve et satire... Créé aux Bouffes Parisiens en octobre 1858, **l'Orphée d'Offenbach** impose son caractère « bouffon » qui relit avec une impertinente folie le mythe musical et opératique par excellence, du poète thrace, chanteur et musicien, Orphée. Le sujet est fondateur pour le genre opéra, depuis ses débuts : florentins avec les fables musicales de Peri et Caccini, puis l'Orfeo (1607) de Monteverdi : premier ouvrage dont l'unité et la cohérence nouvelle fixent désormais un modèle pour le genre. Au XVIII^e, Gluck s'en empare et après lui Berlioz, grand admirateur du même Gluck... Offenbach s'inscrit dans cette lignée prestigieuse et fondatrice. Mais à l'époque du « Mozart des boulevards », le ton est celui de l'irrévérence et de la critique indirecte, satirique et parodique : quand Offenbach que l'on tient pour un seul amuseur, égratigne les dieux, il fustige en réalité

l'incompétence arrogante des politiques du Second Empire dont l'appétit de gloire et le sens du faste n'ont d'égal que la chute catastrophique de 1870.

L'esprit goguenard, la facétie gourmande (Cupidon joueur), la morale ridiculisée (l'opinion publique), tous ces dieux et déesses déjantés, et même le couple d'Orphie violoniste et de sa nymphe Eurydice, délurée entichée d'un Pluton travesti, redessinent les contours soit délirants soit écoeurants d'une société délicieusement **décadente**. Soit celle du Second Empire (soit dit en passant, sujet d'une [exposition événement actuellement au Musée d'Orsay : « Spectaculaire Second Empire »](#), jusqu'au 16 janvier 2017).



La farce ne serait qu'amusement... si le compositeur n'avait pas ciselé son écriture et enrichi ses effets pendant ... 20 années, reprenant son ouvrage, revenant sur un métier lyrique, certes frivole et virtuose, mais qu'il souhaitait en vérité juste, sincère, voire profond. A travers son Orphie, Offenbach fin lettré, érudit accessible, (en rein pédant), revisite tous les Orfeo et Orphée qui ont précédé, restituant par une très

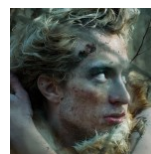
subtile lecture rétrospective et parodique, toute une histoire de l'opéra. En 1858, Orphée aux enfers lui apporte un vrai triomphe sur les boulevards, car les auditeurs n'avaient pas ignoré la saveur spécifique du style Offenbach : divertissant oui, mais satirique certainement. Contre les tenants d'une tradition classique offusqués par tant d'audaces irrespectueuses, Offenbach bien inspiré, récidive après

Orphée, avec 6 ans plus tard, sa délicieuse *Belle Hélène*, où la relecture délirante devient poésie. C'est que comme son grand œuvre final (les Contes d'Hoffmann laissés inachevés), Orphie, opéra bouffon, par son raffinement poétique, joue dans la cour du genre noble, « grand opéra » ; d'ailleurs, après la chute du Second Empire et le désastre de 1870, le compositeur révisera encore la version nouvelle de son Orphie, lui offrant en 1874, au Théâtre de la Gaîté, dont il était directeur depuis 1873, un luxe inouï – grands décors, machineries spectaculaires : l'ouvrage bouffon était devenu opéra féerie... preuve que toute sa vie, cette Orphée décisif occupa l'esprit et la pensée du créateur toute sa vie. **Production événement à ne pas manquer.**

Orphée aux enfers de Jacques Offenbach
par Angers Nantes Opéra

d'infos, réservez votre place :

A Nantes, Théâtre Graslin, les 22, 24, 25, 27 et 29
novembre 2016



A Angers, Le Quai, les 14, 16 et 18 décembre 2016

<http://www.angers-nantes-opera.com/orphee.html>

OPÉRA – BOUFFON EN DEUX ACTES ET QUATRE TABLEAUX.

Livret de Henri Crémieux et Ludovic Halévy.

Créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens de Paris, le 21 octobre
1858

(version remaniée en 1874).

DIRECTION MUSICALE : LAURENT CAMPELLONE

MISE EN SCÈNE : TED HUFFMAN

DÉCOR, COSTUMES ET LUMIÈRE : CLEMENT & SANÔU
CHORÉGRAPHIE: YARA TRAVIESO

AVEC

Sébastien Droy, Orphée
Sarah Aristidou, Eurydice
Franck Leguérinel, Jupiter
Doris Lamprecht, L'Opinion publique
Flannan Obé, John Styx
Jennifer Courcier, Cupidon
Mathias Vidal, Aristée, Pluton
Lucie Roche, Vénus
Anaïs Constans, Diane
Edwige Bourdy, Junon
Marc Mauillon, Mercure
Mathilde Nicolaus, Minerve

Chœur d'Angers Nantes Opéra

Direction : Xavier Ribes

Orchestre National des Pays de la Loire

Coproduction Opéra national de Lorraine, Angers Nantes Opéra
et Folies lyriques, Montpellier, créée à Nancy le 29 décembre
2015.

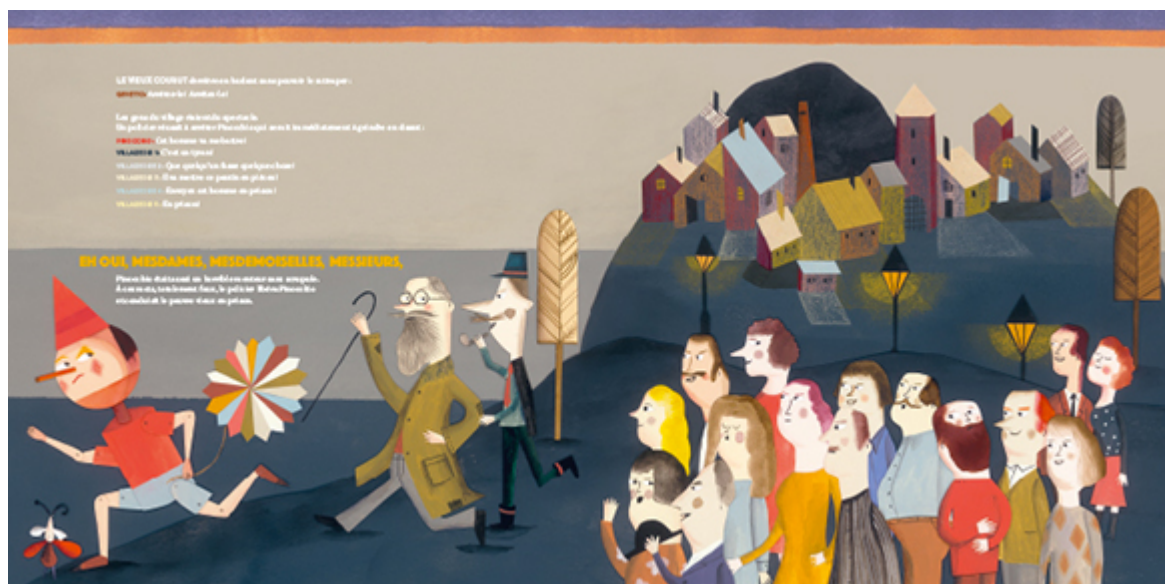
[Opéra en français avec surtitres]

LIVRES, jeunesse. Pinocchio

(Didier Jeunesse) : un livre enchanté pour petits et grands

LIVRES, jeunesse. Pinocchio (Didier Jeunesse). « Enfin LA version musicale des (més)aventures de Pinocchio !... » De fait, de page en page, ce livre illustré séduira autant les parents que les enfants. D'après le récit de **Carlo Collodi** (texte publié à partir de 1881). Le parcours et la vie du jeune pantin de bois renouvelle notre représentation du jeune héros. Sans princesse, ni histoire d'amour convenue, Pinocchio relève chaque défi d'une initiation qui le mène peu à peu vers sa forme humaine. Sur une musique nouvelle composée par le chef et compositeur Laurent Petitgirard (né en 1950), le drame est narré à plusieurs voix (et instruments), à la façon d'une pièce de théâtre. Elsa Lepoivre et Elliot Jenicot, deux comédiens de la Comédie-Française, et la soprano Kate Combault, dirigés par Edouard Signolet, jeune metteur, donnent vie au drame de Pinocchio. On s'éloigne bel et bien d'un récit par une seule et même voix.





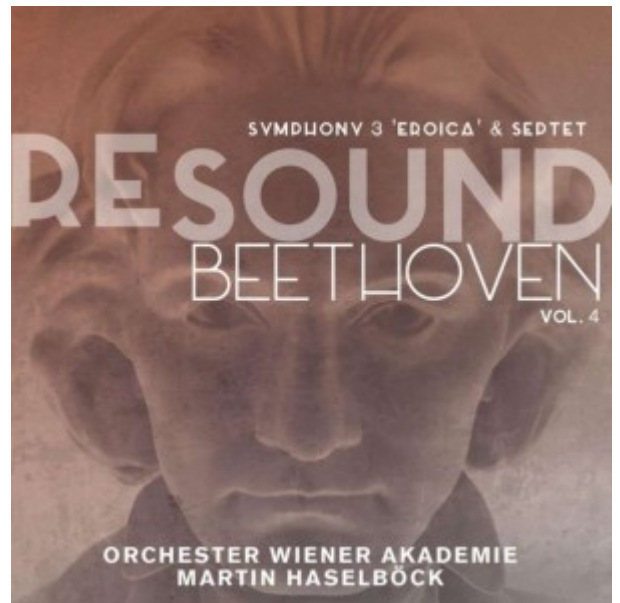
Un récit mené tambour battant, d'une grande intensité dramatique, très fidèle à l'œuvre de Collodi, raconté à plusieurs voix, à la manière d'une pièce de théâtre. Petitgirard développe ses propres thèmes, réécrit pour formation chambriste les mélodies de Mozart, Chopin, Vivaldi, sans omettre des chansons de Kurt Weil ou même Jacques Dutronc. La représentation du jeune Pinocchio n'hésite pas broser le visage d'un pantin capricieux, entêté, et même ingrat. Qui se trompe, tombe (trop naïf, il ne sait pas lire...) pour mieux comprendre et se relever comme un être humain responsable et juste. Son seul réconfort est sa protectrice madame La Fée... Le dessin de Laetitia Le Saux, précise un portrait malicieux, déterminé. Parfois dur. Tant qu'il est de bois vif, Pinocchio n'est pas peint mais découpé/collé : effet de collage qui renforce quand c'est nécessaire la nature encore inachevée du pantin qui veut grandir trop vite. Le lecteur apprend une donnée clé, admirable : Pinocchio se libère de lui-même quand il arrête de mentir. Captivant et rafraîchissant.

LIVRES JEUNESSE. PINOCCHIO. Livre-disque | Age : 5-8 ans | Contes et opéras | Parution : 26 oct 2016 | 27.2 x 27.2 cm | 60 pages | Nuart : 4146509 | EAN 13 : 9782278082261. CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016. Idéal pour vos cadeaux de Noël – éditions [**DIDIER Jeunesse**](#).



**CD, critique. RESOUND
BEETHOVEN, vol. 4. Beethoven
: EROICA, Symphonie n°3
(1804), Septuor (1800).
Orchester Wiener Akademie.
Martin Haselböck, direction
(1 cd Alpha, 2016).**

CD, critique. RESOUND BEETHOVEN, vol. 4. Beethoven : EROICA, Symphonie n°3 (1804), Septuor (1800). Orchester Wiener Akademie. Martin Haselböck, direction (1 cd Alpha, 2016). VIENNE, le 9 juin 1804... Inspiré par un souci d'authenticité sans prétendre l'atteindre totalement, le projet défendu par l'ensemble viennois sur instruments d'époque, Orchester



Wiener Akademie poursuit son intégrale Beethoven, réalisant l'enregistrement des opus de Beethoven... dans salles et lieux qui ont accueilli chaque création. **Ainsi pour l'Eroica, créée en 1804**, il fallait bien cette prise in situ au palais Lobkowitz, résidence du prince Lobkowitz, commanditaire et protecteur de l'œuvre ici enregistrée en mai 2016 : le concert enregistré sur le vif se déroule dans « le hall Eroica » du palais concerné... Quelques mois plus tard, en voici la publication. Evidemment l'enregistrement respecte une certaine volatilité spatiale liée à la configuration du site historique (qui n'est pas une salle construite pour le concert). Sans savoir ce que Beethoven pensa des conditions de création, l'écoute est d'abord déconcertée par une prise globale et lointaine, qui noie certaines parties, diluant et mêlant tout le spectre des timbres intermédiaires ; puis l'oreille s'habitue à cette globalité où percent par endroits et intermittence certains timbre très caractérisé, – instruments d'époque oblige (flûte, cuivre, hautbois....).

Entre exaltation et amertume voire désillusion, **l'Eroica** serait donc dédiée d'abord au héros mythique Bonaparte (exaltation), icône emblématique des idéaux de la Révolution, puis spectre renié après sa nomination comme empereur, c'est à dire tyran comme les autres (désillusion). La fureur qui se déverse tel un torrent guerrier répond bien à cette dédicace

pour le général d'abord admiré : félin, sanguin, éruptif et conquérant, Beethoven en apôtre d'un nouveau langage fait ruptures et déflagrations, affirme une époustouflante volonté par le seul chant des instruments, surtout par la clarté de son développement, et la virilité équilibrée, puissante mais aussi caressante et suave de son architecture.

On connaît lecture plus acérée, affûtée, autrement mieux plus saisie comme portée par l'urgence (Immerseel, le dernier Harnoncourt). En manque de fièvre, et finalement d'une atténuation toute viennoise, parfois anecdotique, le chef Martin Haselböck se laisse souvent porter lui-même par l'éloquence naturelle des superbes instruments d'époque qui donnent chair, relief, muscles et nerfs à la partition frénétique (cet abandon reste surtout perceptible dans le premier mouvement, Allegro con brio).

La Marcia funèbre qui suit semble elle aussi, chercher son but, énoncée sur un même plan de nuances comme d'accents (et cela malgré la noblesse rugissante des cors, entre autres...). Plus agitée que réellement fiévreuse, la pulsion du Scherzo n'atteint pas l'électricité requise; en guise de résolution, en un maelström, résolument hédoniste (onctuosité des bois et vents : hautbois, clarinette, flûte...), que souligne la prise dans l'ensemble peu détaillée, le Finale séduit davantage par son abandon ... quoique la tension de départ finisse par se disperser, et le tourbillon déclenché, par tourner à vide. Le propos n'est pas inintéressant pour autant car la seule beauté des timbres instrumentaux offre une vision plus sensuelle et foisonnante que bien d'autres approches sur instruments modernes, lesquelles ne pourraient prétendre atteindre une telle richesse de couleurs. Cependant, à l'inverse, le présent enregistrement montre au-delà de l'occurrence dans un lieu originel, contemporain du Beethoven créateur, les limites d'une lecture sur instruments d'époque : il ne suffit pas de diriger un ensemble de musiciens rompus à la pratique sur instruments anciens pour réussir sa lecture : l'esprit, la fièvre, la vision manquent indiscutablement ici pour réaliser

une approche véritablement captivante.

Plus ancien, le Septuor (dont Schubert s'inspira pour son octuor de 1824) fait valoir les mêmes limites et attraits que nous avons identifiés précédemment : grande séduction organologie, timbres opulents, et de la part des 7 instrumentistes, un geste collectif ample, qui sait flatter, séduire et parfois s'alanguir, en miroir d'une élégance proprement viennoise, car de fait, la prise in situ, exprime parfaitement la séduction d'une soirée musicale dans un salon de l'aristocratie viennoise, celle qui comprit aussitôt le génie de Beethoven. Réussite pour le coup spatiale et sonore, même si d'après les témoignages l'unique Septuor de Beethoven eut lieu le 2 avril 1800, au Burgtheater de Vienne. Les 6 solistes savent en exprimer l'éloquente activité, flux concertant permanent à travers ses 6 séquences : la vivacité en étant le caractère premier, s'agissant d'une partition que Beethoven renia ensuite quelque peu, agacé même de sa popularité grandissante...

CD, critique. RESOUND BEETHOVEN volume 4 : Beethoven, ERICA, Symphonie n°3 (1804), Septuor (1800). Orchester Wiener Akademie. Martin Haselböck, direction. 2 cd Alpha 474 – durée : 1h30mn.

CD, compte rendu critique.
HEROLD: Le Pré aux clercs
(McCreesh, 2015 – 2 cd

Ediciones Singulares / Palazzetto Bru Zane)

CD, compte rendu critique. HEROLD:

Le Pré aux clercs (McCreesh, 2015 –
2 cd Ediciones Singulares /
Palazzetto Bru Zane).

Malgré les faiblesses criantes de l'interprétation (lire ci après, en particulier du côté des femmes), l'enregistrement édité début novembre 2016, dévoile le génie

d'un Romantique français de premier ordre : rossinien, et déjà précurseur d'Offenbach et de Massenet, Hérold éblouit par sa grâce dramatique, son intelligence et son style, sa finesse et son éloquence. C'est une recreation majeure d'où notre **CLIC découverte**.



Dans le texte, il est légitime d'enregistrer aujourd'hui, l'un des ouvrages du genre opéra-comique parmi le plus célèbres, et surtout les plus joués jusqu'en 1949 (!) : 1608 représentations en 117 ans, c'est à dire 1 représentation par mois en moyenne : un palmarès qui place Le Pré aux clercs au même rang populaire que Carmen, Mignon, La Dame Blanche. C'est dire. D'autant qu'historiquement au moment de sa création salle Favart le 15 décembre 1832, la partition obtenant un immense succès, confirmait le génie si prometteur du jeune Hérold, hélas crachant le sang, éteint trop tôt ; Le Pré aux clercs redorait même le blason d'une boutique décrié, atteinte dans ses fondations par un manque de succès notables. On est pas loin d'affirmer documents à l'appui que ce Pré aux clercs a sauvé l'institution.



Ici l'élégance et le raffinement apportés au genre comique dépasse toute attente : quadragénaire pourtant condamné, Hérold fut l'homme de la situation et admiré par Berlioz, qui soit dit en passant n'écrivit pas la charge dépréciative contre Le Pré à sa création dans le Journal des Débats : c'est un certain Janin, qui se démasqua 37 ans plus tard... en 1869. Berlioz est

stylistiquement proche de Hérold : tous deux vénèrent particulièrement le même maître, Méhul (qui fut le professeur de composition d'Hérold au Conservatoire).

HEROLD, L'HOMME DE LA SITUATION. L'époque est une période de crise. Et aux côtés de l'incontournable Rossini, Hérold affirme nettement ce coloris français qui scintillera désormais à l'Opéra-Comique. Le ton est résolument léger : s'inspirant d'un texte historique de Mérimée (Chronique du règne de Charles IX, 1829). L'époque est depuis la préface de Cromwell de Victor Hugo (1827 : appel à revisiter les siècles passés en un regard historiciste nouveau), esthétiquement gothique ou Renaissance (on ne distingue guère précisément les deux tendances alors), contemporaine des Huguenots de Meyerbeer (Opéra de Paris, février 1836). Le Pré aux clercs qui désigne un quartier du Paris, Renaissance, près des remparts de Philippe Auguste, à deux pas du Louvre, ressuscite la Cour des Valois, au Louvre justement.

Ceci étant posé, voici donc un ouvrage majeur dans l'histoire du genre opéra comique et qui atteste d'un soubresaut salvateur à l'époque du Romantisme français, c'est à dire en ces années 1830, foyer crucial pour l'émergence des esthétiques européennes : d'autant que si Paris est une place essentielle pour la création lyrique (Guillaume Tell de Rossini est créé à l'Opéra de Paris en août 1829), le

romantisme italien est florissant, – accomplissant plusieurs ouvrages miraculeux dans le style bel cantiste, avec dans le sillon du même Rossini et de Bellini, Donizetti qui va bientôt créer sa somptueuse et sidérante Lucia di Lammermoor en 1835. Achevé après Zampa, premier jalon révélateur, Le Pré aux clercs fixe les règles originales d'un sommet musical et dramatique, volet désormais essentiel du genre « Troubadour » (néogothique).

En 1832, HEROLD signe le renouveau salvateur de l'Opéra comique français. Le Pré aux clercs est son testament artistique...

Entre Rossini et Offenbach, Hérolde, un génie lyrique ressuscité

Harold inscrit son action 10 années après la saint-Barthélémy, en 1582, alors que Henri III règne sur un état divisé par les questions religieuses (huguenots protestants contre catholiques papistes, soit comme il est dit dans le livret « Genève contre Rome »). Au Louvre, la reine Margot, épouse du Roi de Navarre (l'hériter en titre), incarne un semblant de raffinement et de stabilité politique alors que s'imposent à tous en vérité la violence et l'affrontement des orgueils virils, en particulier par le rite du duel (incarné par la fine lame, le catholique Comminge). Les intrigues amoureuses contrepontent une action où s'affirment le chant et la loi

des épées : tout converge vers l'acte III, où le catholique Comminge (partisan du Roi Henri III) affronte en duel le protestant Mergy (ambassadeur du Roi de Navarre), les deux étant rivaux, faisant une cour assidue auprès d'Isabelle, qui n'aime en vérité que Mergy, – mais qui doit sur ordre royal, épouser plutôt Comminge. Au III, au Pré aux clercs, a lieu le duel attendu : après une série de quiproquos, dont le corps de la victime passant sur une barque, faisant défaillir la pauvre Isabelle, c'est le protestant Mergy qui triomphe : il pourra rejoindre avec son aimée (en fait sa femme car il a épousé Isabelle grâce à la protection de Marguerite de Valois), la Navarre, refuge assuré pour lui et sa compagne.

Efficace, trépidante même, et d'une suave élégance, la partition d'Hérold séduit de part en part, en particulier dans l'évocation de la Cour du roi au Louvre (bal du II où c'est Marguerite, la Reine Margot qui tire les ficelles des intrigues, surtout amoureuses) ; puis au III, dans le fameux duel qui lieu face au Louvre et qui voit la victoire final du parti de Margot, celui de l'amour incarné par le couple Isabelle et Mergy. La facétie et la subtilité du compositeur s'affirment nettement dans les ensembles.

✘ **Que vaut cette lecture ?** On regrette nettement le choix d'un orchestre épais et parfois lourd, certes engagé et vif mais qui est très réduit sur le plan de la finesse des nuances et la palette des dynamiques ; l'absence des instruments d'époque, qui sont pourtant florissants en France, au nombre des orchestres et ensembles capables de relever actuellement un tel défi (l'orchestre d'Hérold vaut largement celui de Bizet, Berlioz et celui de son maître Méhul, sans omettre évidemment la source directe rossinienne et sa verve à la clarinette entre autres...) : il reste surprenant voire déconcertant que les initiateurs de cet enregistrement destiné à durer, n'aient pas choisi le bénéfice des instruments historiques s'agissant d'une partition aussi raffinée. De même le chœur souvent en décalage, pas réellement au format linguistique requis, patine... en une intelligibilité aléatoire.

Domage.

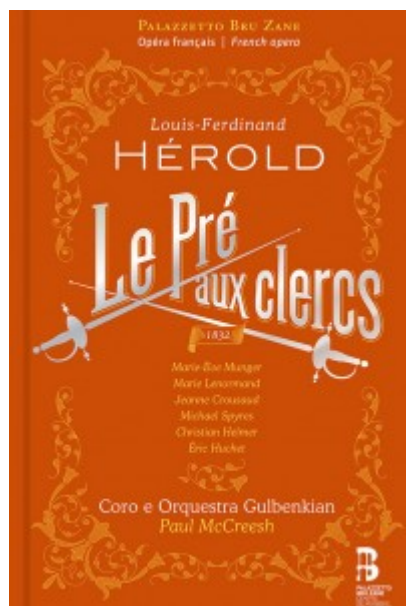
□ **DESEQUILIBRE DU PLATEAU.** Il nous reste le style et l'intention des solistes. Le moins que l'on puisse reconnaître c'est le déséquilibre néfaste de la distribution... Pas vraiment crédible le timbre vieux, pincé, style vieille France de **Michael Spyres**, certes articulé dans le rôle de Mergy (vrai héros de l'action, et dans les dialogues égratignant le français, de son accent délicieusement british – avouons néanmoins que ses passages en voix de tête, digne d'un Michel Sénéchal, réussissent les défis de son grand air – d'exposition, amoureux et transi pour sa belle Isabelle : « Ce soir j'arrive donc dans cette immense ville immense... » au I). La Nicette pourtant maniérée et lisse de la soprano colorature, **Jeanne Crouaud** se bonifie heureusement, réussissant son air de la Ronde qui ouvre le III. Son compagnon Girot gagne un beau relief parlé et chanté grâce à la vaillance mi rustre mi virile du baryton **Christian Helmer** (bel abattage dans les dialogues, le seul chanteur à notre avis qui reste le plus naturel dans les récits ; saluons aussi le caractère de son beau duo avec Nicette au I : « Les rendez-vous de noble compagnie... »).

Vraiment dans son rôle, juvénile et tendre, nerveux, un rien arrogant, l'excellent « colonel » Comminge du ténor **Emiliano González Toro** se distingue lui aussi nettement. De son côté, **Eric Huchet** tient, comme Christian Helmer (Girot), très honnêtement le rôle très investi du « marquis » Cantarelli (partisan et soutien de Mergy) : vivant, pertinent dans les textes parlés, assuré dans les airs chantés.

Problématique, la gouaille surjouée de la Marguerite de Marie Lenormand ; certes le personnage n'est pas aussi écrit que celui d'Isabelle : mais ce qu'en fait la chanteuse relève d'une hideuse caricature, sans aucune nuances ; elle compose souvent

dans ses emportements, une tenancière de la foire, plutôt que la noble manipulatrice conçue à l'origine par Mérimée... Dans ses airs, Marie Lenormand, décidément hors sujet, nous afflige un vibrato envahissant et incontrôlé, comme un voile du timbre qui finissent par être agaçants. Quel ratage pour un personnage central de l'action.

Mais qui donc a piloté l'articulation et le style des récits parlés ?... lesquels dans leur réalisation au disque s'apparentent souvent, en présence des chanteuses principalement et du Mercy de Spyres, à une pièce de théâtre radiophonique dans un style qui manque singulièrement de finesse comme de sobriété... les séances de travail comme d'enregistrement n'ont pas été longues et très préparées. Heureusement les chanteurs, Girot, Santarelli et Comminge sauvent les dialogues parlés par leur sens dramatique et la juste mesure qu'ils emploient dans leur participation.



Le premier soprano du drame est lui aussi très criticable. Plus sobre, mais aux aigus parfois tirés (air avec cor, à la fois noble et grave au I : « Souvenirs du jeune âge »), **l'Isabelle de Marie-Eve Munger** réussit à exprimer la langueur de son personnage, car dans la partition, il n'est pas question uniquement que de superficialité aimable. Et l'élégance profonde de cet air nous le montre directement. D'ailleurs, le caractère d'Isabelle est le plus finement brossé par

Hérold, ainsi qu'en témoigne le prélude d'introduction de l'acte II (vrai Concerto pour violon), miroir instrumental du raffinement amoureux lové dans l'âme de la jeune femme... vraie héroïne digne du grand opéra, par son épanchement nostalgique (air qui suit immédiatement : « Jours de mon enfance... », avec violon et cors : hélas la chanteuse, dépassée par l'ampleur et la variété de la séquence (quatre parties : *Maestoso*, *Allegro*,

Moderato, Plus animé), laisse passer des notes fausses qui gâchent l'acuité musicale de cet air captivant, de loin le plus développé de tous les airs de solistes, et qui dans son ambition formelle, se reproche du bel canto pré verdien, bellinien et donizettien).



UN JOYAU IRRESISTIBLE DANS UNE REALISATION PERFECTIBLE. Malgré les défauts multiples de la réalisation, – reconnaissons la vivacité atteinte par la direction du chef (plus convaincant depuis l'ouverture et tout au long du premier cd), mais

la confusion règne bien souvent-; la partition d'Hérold s'impose par son élégance, sa grande inventivité mélodique, une frénésie jamais appuyée, vivace, fine, subtile, et un raffinement qui affirme le tempérament d'un génie dramatique... qui exigeait cependant une toute autre réalisation (on regrette l'absence d'un plateau réellement cohérent dans le fameux trio du III qui réunit Mergy, Isabelle, Marguerite : « C'en est fait le ciel même... »). Magnifiquement calibrée, l'ouverture impose la fantaisie du symphoniste, qui connaît tous ses classiques et sait nourrir la tension avec un sens irrésistible de la péripétie et des variations : astucieux, affûté, mordant – rossinien, Hérold à bien des égards, dépasse son modèle et préfigure la truculence d'un Offenbach, comme l'allant racé, dramatiquement prenant du Massenet de Manon. C'est dire le format de son génie (très subtil trio n°7 du II : le brio et la grâce des ensembles de Rossini y sont idéalement assimilés par un Hérold maître de son art).

Sans instruments vraiment diseurs et idéalement calibrés, sans solistes d'une vraie subtilité (sauf les chanteurs identifiés ci-avant), sans direction réellement attentive aux facettes de ce joyau lyrique, il ne s'agit vraiment pas d'une version digne du chef d'oeuvre d'Hérold. Déception pour une partition qui méritait vraiment mieux. Hormis ses défaillances, la partition est une redécouverte majeure. D'où notre **CLIC**

découverte.

✖ **CD, compte rendu critique. HEROLD: Le Pré aux clercs (McCreesh, 2015 – 2 cd Ediciones Singulares Palazzetto Bru Zane), enregistrement réalisé en avril 2015, consécutivement aux représentations de l'ouvrage sur la scène de l'Opéra Comique à Paris, en avril 2015. Parution annoncée : début novembre 2016.**